Document généré le 19 avr. 2024 09:17

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La promenade au clair du temps qui passe

André Brochu

Numéro 116, printemps 2008

Éloge de la marche

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14061ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Brochu, A. (2008). La promenade au clair du temps qui passe. *Moebius*, (116), 9–11.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

André Brochu

La promenade au clair du temps qui passe

C'est fou ce que
le temps change. Le temps gris
qui passe, il passe d'un pas
claudicant. Il change
toujours d'air et de sol. Il
se traîne comme un chauve
au bout d'une laisse. C'est fou
la parade des apparences
tout le long du trottoir,
les maisons de carton-plâtre
aux fenêtres lutées de noir
où s'étirent des tissus d'ailes d'ange
et des sourires. On entend les radios
débitant leurs rengaines de bifteck haché
avec accompagnement d'oignons qui rissolent,
je suis perdu.
Perdu et heureux.
Je marche sans plus férir,
plein d'yeux et de ronchonnements
tel un hasard bien allumé.
Je marche à petits pas d'apôtre
en quête d'un vertige à bénir,
d'une tête de chien à lisser
parmi mes paumes,
d'un coin de rue tissé d'ombres
où je laisserai chancir mes petits os. Je marche
tout doucement, tout doux,
vrai punaisot de sacristie
qui a fourgué son Dieu bien bas

en attendant d'être au bout, le bout,
le vrai bout de chaque tout.
Pas à pas vers l'extrême. C'est
merveilleux un pas, les jambes
qui s'ouvrent un peu, l'une devant,
l'autre restée sur pied, conforme,
le saint membre en suspens au-dessus de l'action,
à peine branloté. Puis tout bascule,
le pied devant devient le centre
et l'autre accomplit sa mission
et ainsi de suite. Ainsi, ainsi de suite. Toujours
pareil. On est. On avance
d'un pas à la fois, de deux pas en deux pas. C'est
cela. Le petit vertige
s'empare de la maison, la caboche
incline. Avoir la soixantaine
et mollir. On regarde devant
les perspectives du rebours. Petits oiseaux du matin autrefois
qui chantiez toutes les notes,
vous voilà rassemblés sur la dernière branche,
les yeux piquants de paradis. Je m'avance
tranquillement vers votre suavité
pleine de cris, vos notes
perlent sur mes frusques trouées
et voilà que, tout en marchant,
je me défais de toute parure.
Je retire mon antique chemise
plus usée que ma peau, je la jette aux voitures.
Elle est très bien ma peau, sous un soleil d'huile,
malgré la panse rebondie. Puis, sans
ralentir mon pas d'une syncope, je
me retire du pantalon qui n'était plus au goût du siècle,
allez donc ! Le réverbère s'en coiffe allègrement. Me voici
nu
et fort à l'aise parmi les mortels présents,
tristes voyeurs. Le spectacle est gratis.
Je pratique encore quelques human steps
vers mon destin qui ne me prend plus très au sérieux,
merci à Dieu, et me laisse maître
du point final. Je l'en congratule.
Congratulations, monsieur de l'Infini.

Félicitations nettes.
Je me sens capable de tout aujourd'hui,
même de marcher anglais. Hi, hi, hello,
je salue les passants du Québec à venir.
Je leur fiche un alexandrin en pleine démission
pour ce qui est des nés natifs non autochtones
baptisés dans la langue de leurs pères et mères consentants.
Hi, compatriotes aux yeux américains
dont l'iris lève comme un soleil républicain,
mes frères, hi par-dessus nos fiertés cassées
toutes pleines de passé cadavérique,
je marche parmi vous comme un ambijambiste notoire,
droite et gauche commises aux soins du progrès sans arrêt
je suis votre vérité anglophone et crédible,
votre dévolu compagnon de déroute.
Il est bien fini, le temps de marcher les yeux pleins
d'étoiles comme des fruits mûrs adorant la merveille,
le front branché au front bas des étoiles.
Surface à surface. Il est fini
le temps d'aller quand autour tout s'allonge,
la poitrine dégonflée des espoirs les plus simples.
Voici venu le temps où la marche s'arrête
immobile au milieu des souffles suspendus,
le goût de pleurer fendant seul la carcasse.
Ma carcasse. Ma car.
Rien, c'est tout.
C'est assez. Phénom
énalem...
... out.